



Karnaval

de Thomas Vincent

Fiche technique

France - 1999 - 1h28 -
Couleur

Réalisateur :
Thomas Vincent

Scénario :
Thomas Vincent
Maxime Sassier

Montage :
Pauline Dairou

Musique :
Krischna Levy

Interprètes :
Amar Ben Abdallah
(Labri)
Sylvie Testud
(Béa)
Clovis Cornillac
(Christian)
Martine Godart
(Isabelle)
Jean-Paul Rouve
(Pine)
Thierry Bertein
(Gigi)



Résumé

Dunkerque. Février 1998, c'est la période du carnaval. Un mois et demi de fête, de parade et de chansons. La ville est sans dessus dessous.

Après une violente altercation avec son père, Larbi décide de quitter le garage familial pour aller faire sa vie à Marseille. Pour la dernière nuit dans la ville où il a grandi, il cherche abri dans une entrée d'immeuble. Il est dérangé par Béa et Christian, un jeune couple éméché qui rentre du bal. Larbi tombe sous le charme de Béa. Il décide de rester quelques jours de plus pour tenter sa chance. C'est l'atmosphère du carnaval qui rend cette rencontre possible...

Critique

Passé la défiance qu'inspire le titre (allez savoir que son K initial est celui de Dunkerque ?), le spectateur comprend d'emblée qu'il n'est pas appelé à gober de la gaudriole salace. Le premier plan - le silence d'abord, le bruit du vent et de la mer, puis de voix émuées au chant peu audible -, c'est l'incertitude brumeuse d'un versant de dune grise avec trois silhouettes intemporelles, emblématiques des fins de fête tristes. Épouvantails maigres, costumés et vacillants comme Gelsomina devenue folle, avec leur petite musique d'agonie, ils introduisent à l'ailleurs, à l'irréel à partir du réel, à la licence poétique en somme.

Nous ne sommes pas chez les Nuls (telle-

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

ment nuls au cinéma) ou chez les faiseurs de comédies pétomanes. Et pourtant, **Karnaval** est un film qui n'élude pas la tripe et la trivialité grasse et misogyne, les deux étant indissociables. Il n'en reste pas moins qu'avec Béa, son personnage juste (incarné par Sylvie Testud, discrète, piquante et émouvante, déjà vue dans **Marée haute**, un court métrage de Caroline Champetier) de jeune femme qui cède à la magie amoureuse, le film laisse une impression de délicatesse et de fragilité rêveuse. De beauté, tout simplement.

(...) Rien n'est plus difficile que la représentation intelligente des comportements orduriers ou primitifs, mais Thomas Vincent sait signifier ce qu'il veut. Dans l'obscénité et la sauvagerie (il y a de la sauvagerie dans le déferlement de la foule bariolée, en transe hurlante, au son assourdissant des fanfares), il décèle la composante possible d'humanité. Il maîtrise cet enjeu risqué par la mise en situation de ses héros dans cette fête païenne à l'état de surchauffe. Il en restitue l'ampleur de débordement violent (le temps disjoncté où chacun perd le sens du jour et de la nuit) et son envers de solitudes - accentuées par le climat pluvieux, les rues vides à peine pénétrées par des musiques euphoriques émanant des lieux en fête : on est doublement seul quand les autres sont ensemble.

Le cinéaste traite du défoulement collectif sans solliciter le rire complice des spectateurs. L'entière réussite de son approche est affaire de cadrages à l'impudeur calculée, d'ellipses qui ne sont pas pudibondes, de rythme narratif et musical, et surtout de morale. Il aime son sujet et tous ses personnages. Ils sont ses enfants du paradis. Son Dunkerque en carnaval, c'est le boulevard du crime qui donne et reprend l'amour entrevu. Il n'est pas de plus beau compliment : si Carné et Prévert ont conçu le grand film de la Libération, Thomas Vincent nous fait cadeau d'un petit film qui libère, on l'espère définiti-

vement, des rabâchées sur le nombrilisme et le parisianisme du nouveau cinéma français. Et il renoue avec un lyrisme urbain que l'architecture informe de l'après-guerre n'a pas tué.

Karnaval monte aussi en ligne au plan social. Thomas Vincent le dit et ce sera, à juste titre, noté partout : sa référence est le cinéma anglais. Le Français égale Ken Loach ou Stephen Frears. Son scénario est d'une précision minutieuse, d'une tonicité jamais démentie dans l'alternance de moments d'affrontement - la rupture de Larbi avec son père et son frère, la bagarre entre Chris, le mari jaloux de Béa, et Larbi qui en est amoureux, le coup de poing au patron qui licencie, le délire violent de Chris qui incendie la grille, et le chien de garde de l'entreprise dont il est le vigile - et de moments d'échanges dialogués riches de subtilité psychologique et d'humour. De cet humour loachien qui relève d'une appartenance de classe, d'une expérience de l'exploitation et d'une culture populaires.

Karnaval raconte comment Béa et Larbi ont transgressé leurs normes, comment Béa est restée avec Chris qui n'est pas le gros porc qu'il paraît (le travail de comédien de Clovis Cornillac est convaincant), et comment Larbi a bien quitté Dunkerque comme il l'avait décidé avant de rencontrer Béa. Ce serait donc une histoire d'impasse, une histoire triste, si la dernière image de Béa et de Chris n'était celle, en profondeur de champ, du couple enlacé. Il sort de la baignoire, nu et innocent comme un enfant propre, et elle va à lui en le protégeant ainsi de notre regard voyeur. Ils sont au début de quelque chose de nouveau où nous n'avons pas à être.

Pour Larbi, l'issue est dans Marseille : quand Jean Gabin descendait les escaliers de la Casbah, il allait à sa mort. Quand Amar Ben Abdallah - excellent et beau comédien qui renouvelle l'image trop convenue et caricaturale du Nord-Africain - dans une lumière limpide, descend vers le vieux port, non pensons que

sa vie commence. De Dunkerque à...

Françoise Audé
Positif n°457 - Mars 1999

A Dunkerque, le mois de février fait vriller le moi. Carnaval délie les langues chargées de calembredaines et de chansons paillardes. Carnaval délasse les corps, avides de footings éthyliques et d'unions sans lendemain. Une perruque de nylon rouge et deux faux seins felliniens pour Christian, le vigile impulsif. Un tricorne de pirate et deux pommettes garance pour Béa, son épouse mutine. Et adieu la grisaille, oubliés les soucis. Le couple s'offre une semaine d'amnésie en costumes foutraques comme tous les habitants de la ville.

Tous, sauf Larbi, qui travaille déguisé toute l'année. Sa panoplie orange de pantin garagiste exploité par son patron de père, il la laisserait bien au vestiaire pour toujours. Carnaval est l'occasion rêvée pour tout envoyer valdinguer. Pendant que Dunkerque se grime et s'attife, Larbi tombe le masque. Il met son père KO, le nez dans la boue, se démaquille le visage plein de cambouis et quitte sa combinaison de travail. Débarrassé du joug paternel, Larbi peut enfin partir à la conquête du monde.

Sa virée d'homme libre se heurte à deux portes fermées. Celle de la gare, vide à mourir. Et celle d'un café, plein à craquer. La troisième porte est la bonne, involontaire et providentielle.

C'est Béa qui l'ouvre pour enfourner dans l'appartement conjugal son mari plein comme une outre. Assis par hasard dans la cage d'escalier, Larbi l'aide à porter le colosse aux pieds coupés par l'alcool. Il ne sait pas encore qu'il va chanceler à son tour, ensorcelé par la corsaire carnavalesque. Béa commence par lui offrir un troublant strip-tease détourné, dégrafant devant lui le monumental soutien-gorge de son mari en

tenue de fête. Un déguisement qui tombe, c'est signe de changement pour Larbi. La dispute avec son père l'a déjà prouvé. Quand Béa lui donne un fougueux baiser d'adieu et lui lègue son chapeau en souvenir, le présage est clair : l'amour vient de le foudroyer. Un amour limpide, franc, obsessionnel.

Finies les envies de fugue vers le soleil marseillais. Les tournesols agrafés sur le galurin de Béa l'éblouissent déjà plus que de raison. Planques au bas de son immeuble, errances au cœur des parades urbaines, poursuite dans les allées de supermarché, bizutages dans les cafés en nouba... Pour se faire aimer, Larbi tente tout, et tangué entre deux mondes, le carnaval et la vie. Méfiance, le port du masque est un art qui se pratique partout. Larbi en fait même une judicieuse tactique de séduction. Béa le rembarre à coups de remarques racistes ? Il enfle symboliquement le costume d'«Arabe qui revend de l'électroménager», qu'elle lui tend, et poursuit sous ses yeux une passante : «*Regarde cette vieille dame avec son sac à main... Je ne me contrôle plus, ma parole !*» Gênée par son propre ridicule, Béa paraît distante. En fait, elle est conquise.

Voilà toute la force de ce premier film électrisant où Thomas Vincent met à nu le vrai visage du carnaval, lieu de révélation plus que de camouflage. Béa cède à Larbi en plein bal costumé, dans une chambre aux allures de loge de théâtre où elle l'a sciemment attiré pour le farder. Une scène d'amour animale et fuyante, abrupte et essentielle, où la femme adultère joue à cache-cache avec elle-même. Peindre le visage de son dangereux amant pour mieux l'embrasser, voiler son torse de satin pour mieux l'étreindre, Béa doit passer par cette cérémonie de la dissimulation pour laisser éclater ses vrais sentiments.

Mais son mari possède la même science. Il a besoin de déguiser Béa pour la reconquérir. Sentant que son épouse a le cœur ailleurs, il improvise une boule-

versante danse nuptiale en plein bar. Dans un accès de fureur poétique, il encercle la tête de Béa avec une guirlande électrique, évoquant autant la couronne d'épines que le diadème de mariage, puis l'interroge «*Parce que j'ai picolé, quand je dis que je t'aime, ça ne compte plus ? Peut-être que, justement, c'est là que ça compte vraiment...*»

Là, c'est-à-dire dans cette fureur de cris rauques et de gesticulations clownesques que Thomas Vincent a captée in situ, pendant le véritable carnaval de Dunkerque. Sa caméra ne flâne pas, elle participe. Elle ne butine pas, mais va droit à l'essentiel, sans chercher à se faire plus nerveuse que le carnaval lui-même. Fièvre d'avoir été acceptée par ces fêtards particuliers, elle leur rend discrètement hommage tout en racontant une superbe histoire de cinéma. Demiurge respectueux des Dunkerquois comme de ses personnages, Thomas Vincent intègre à merveille ses séquences «documentaires» à sa fiction. A première vue, le folklore du carnaval ressemble à de vulgaires chansons à boire de fin de banquets. Mais quand Christian scande «*Les cocus, en bateau*» jusqu'à plus soif, le refrain claque comme une sinistre prémonition. Tout comme la danse des canards, revue et corrigée, qu'entonnent ses copains en transe «*T'as la main qui tremble, et les épaules qui bougent, t'as les pieds qui dansent...*» Ces paroles sont un écho troublant à l'étreinte illicite que Béa vient de vivre avec Larbi... Au son de cette goulante, le visage de la jeune femme se fige, hagard et altier. Cette image d'ivresse souffrance, suspendue dans les airs entre deux notes de musique étourdissante, est la plus belle du film. On entrevoit alors la mine éperdue et triomphale de Sylvia Bataille dans **Partie de campagne**, de Jean Renoir. Mêmes nattes trompeuses, mêmes yeux ingénus et voilés, l'actrice Sylvie Testud s'impose en force. Thomas Vincent fait d'elle une figure de proue éblouissante, seul point de repère au

sein de ce film fluide et mouvant. (...)

Marine Landrot

Télérama hors-série

les 60 meilleurs films de 98/99

Entretien avec le réalisateur

Karnaval est votre premier film, quel est votre parcours ?

En quittant le lycée, je voulais devenir Tintin. J'ai commencé par la photo, photographe de plateau, puis assistant réalisateur. Ensuite, j'ai tourné deux courts métrages : **Lady Bag** en 1991, une histoire d'amour entre une chiffonnière déjantée et un monsieur-muscle en fauteuil roulant. Le second, **Les Mickeys**, est une sorte de polar, influencé par l'univers de Melville. Ensuite, en 1994, j'ai commencé à travailler sur **Karnaval**.

Comment est née l'idée du film ?

Le point de départ, c'est la découverte du carnaval de Dunkerque. Tout ça, c'est la faute à Max, Maxime Sassier, avec qui j'écris tous mes scénarios et qui est prof de philo. En 1991, il a été nommé là-bas. Au mois de janvier, il m'a appelé en me disant : "Viens voir, il se prépare un truc qui a l'air assez spécial". A Paris, je fuis les fêtes costumées. Là, je me suis retrouvé déguisé, en plein week-end du carnaval, ballotté dans la foule ! L'idée du film est venue bien après.

Tourner à Dunkerque, c'est aussi l'envie de sortir de Paris, d'aller voir ailleurs ?

Oui, j'ai beaucoup aimé certains films de Ken Loach, les premiers films de Stephen Frears ou récemment, **Les Virtuoses** de Mark Herman. Des films très réalistes qui s'inscrivent dans un contexte local, social, avec une dimension politique et, en même temps, avec beaucoup de lyrisme.

La séquence d'ouverture est surprenan-

te, c'est une vision poétique alors que le reste du film est plutôt réaliste.

Pendant le carnaval, il y a des images qui appellent au rêve, des apparitions bizarres collées sur un réel marqué. Ces personnages déguisés qui surgissent au milieu des dunes, on se demande un peu qui c'est. Des sauvages, la guerre de feu ? Puis, on découvre la réalité du lieu. Ce premier carambolage, c'est une façon d'annoncer de quoi sera fait le reste du film.

Quelle est l'origine du carnaval de Dunkerque ?

C'est la pêche à la morue au 19^e siècle. Quand les marins partaient en mer pour 6 mois, ils touchaient une demie solde, trois jours avant d'embarquer, généralement autour de Mardi-gras. Pendant ces trois jours, ils mettaient la ville à feu et à sang ! La coutume s'est fondue avec la tradition carnavalesque. Pendant la guerre, la ville de Dunkerque a été totalement détruite, c'était une des dernières poches allemandes. Ils ne se sont rendus qu'en février 45. Une des premières choses qu'ont fait les Dunkerquois, c'est de ré-instaurer leur carnaval, tambours et masques au milieu des ruines !

Le carnaval n'est-il qu'un décor ?

Non, bien sûr. Il ne s'agit pas de faire du pittoresque. Le contexte du carnaval permet de concentrer l'action du film sur 24 heures, dans un lieu très circonscrit. C'est comme un prisme qui magnifie les relations à l'intérieur du trio des personnages principaux. C'est un contexte passionnant : le travestissement des corps démasque les âmes. On rencontre quelqu'un, on tombe amoureux et puis on s'aperçoit que l'autre n'est pas celui ou celle qu'on croyait. Dans la vie normale on fait souvent cette expérience, on met juste plus de temps à s'en rendre compte !

*Larbi, le personnage principal de **Karnaval** est un jeune beur, comment*

s'est fait ce choix ?

Le thème central du film c'est l'appartenance, l'exil, être de quelque part, être étranger. De ce point de vue, Larbi, le jeune arabe, est le contrepoint des carnavaliers dunkerquois. C'est la rencontre entre un étranger et des gens qui sont de quelque-part. Qu'est-ce que ça fait d'être un étranger en France ? C'est ça que je voulais explorer.

On traverse le film en suivant le point de vue de Larbi. Au départ, il inverse le racisme des Français à l'encontre des Arabes. En voyant les gens s'amuser au carnaval, qui est pour lui une sorte d'emblème avec ses chants et ses déguisements, Larbi se sent exclu. Il n'a qu'une envie, se casser à Marseille où il fait soleil. Par hasard, il rencontre Béa et il se rend compte que cette jeune femme n'est pas celle qu'il croyait. Pareil pour Christian, son mari, il est très différent de ce qu'il pouvait penser. Chacun des trois va réviser sa vision de l'autre. Les gens ne sont pas forcément ce qu'ils ont l'air d'être.

Comment avez-vous travaillé avec les acteurs ?

L'histoire met en scène un couple qui va mal, ambiance Famille Brejnev ! Pour éviter d'être pesant et de tomber en plus dans un cliché du Nord, j'ai proposé à Sylvie Testud et Clovis Cornillac de travailler à partir d'improvisations : *Les Vasseur mangent devant la télé, les Vasseur se préparent pour le carnaval*, etc. On allait tous les trois à Auchan et ils improvisaient en poussant leur caddie, ils s'engueulaient. Petit à petit, ça a redessiné, affiné les personnages. Sylvie et Clovis ont des caractères explosifs, ils démarrent vite ! Au lieu d'un couple qui pousse tout sous le tapis, on a un couple qui s'engueule, qui pète les assiettes, mais qui s'aime. (...)

*Le film est porté par la musique des fanfares, par les chansons reprises en chœur. Avec des petits chefs d'œuvre comme *Le Ouch, Ouch, Ouch* !*

Les paroles des chansons sont croustillantes ! C'est très impressionnant et galvanisant de se retrouver au milieu de ces fanfares qui résonnent dans toute la ville. C'est une musique très triviale, au sens tripal ! Quand la musique s'approche, ça résonne dans tout le corps.

Pourquoi un K à Carnaval ?

Karnaval est le titre qui s'est imposé. Le K est une façon de signaler sa spécificité : un K comme Dunkerque !

Dossier distributeur

Filmographie

Karnaval 1999

Documents disponibles au France

Positif - mars 1999
Cahiers du Cinéma - mars 1999
Fiche AFCAE
Revue de presse